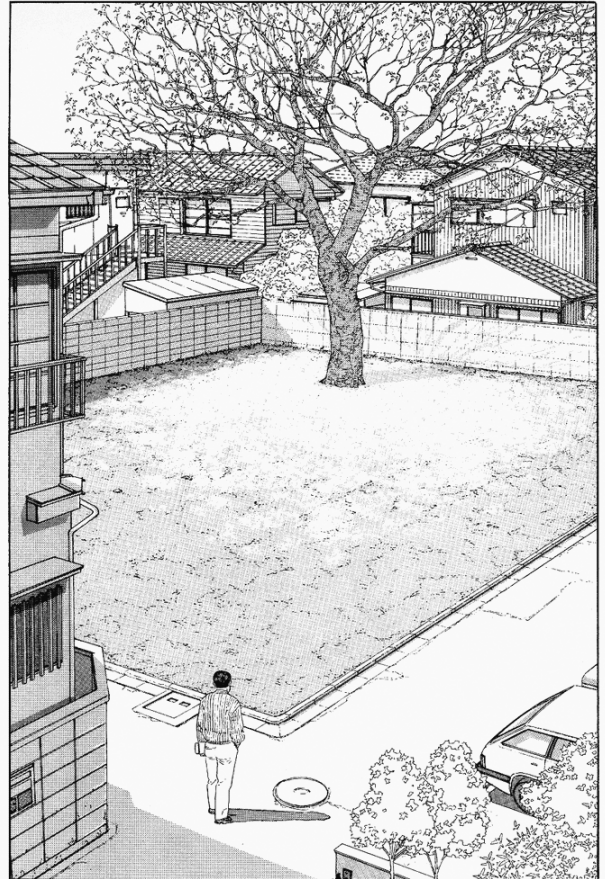


HOMMES QUI MARCHENT

Nicolas Bouvier Jirô Taniguchi



Un spectacle musical proposé par Antoine Berjeaut , Yves Dormoy, Andi Pupato
et Christian Izard

NOTE D'INTENTION

En 1989 Nicolas Bouvier publie la dernière version de *Chroniques Japonaises* dans laquelle il livre le regard aigu, respectueux mais lucide, qu'il porte sur le Japon. Il offre l'histoire et le portrait d'un pays qu'il juge méconnu... et qui l'était sans doute à cette époque là, en racontant la vie quotidienne des plus humbles, le Nô, les traditions populaires dans les campagnes, l'infinie diversité des paysages dans le Japon des années 1950 qu'il découvre, et celui des années 1960 qu'il retrouve.

Chronique Japonaise est la marche patiente dans tout le pays de l'"étranger" qui, de par sa présence même, est en même temps élément perturbateur et regard sensible et neuf de la société nippone.



L'autre marche est celle du dessinateur Jirô Taniguchi, un japonais cette fois qui a lui aussi si méticuleusement observé son pays, sur les choses de la vie quotidienne, et sur les relations entre êtres humains; une histoire peut apparaître même dans les plus petits et les plus banals événements du quotidien.

Le projet que nous proposons ici aura pour ambition de confronter les deux regards, de rechercher les constances de la société japonaise, cette sorte d'universalité nippone qui parcourt les époques, mais aussi faire ressortir les contradictions, les évolutions de la société. Le texte n'est pas là pour commenter les images, elles se suffisent à elles-mêmes ; de même qu'il ne s'agit pas de faire refaire le voyage de Bouvier par Taniguchi, les approches, les époques, les cultures sont bien différentes. Il s'agira toujours de deux marches solitaires et parallèles, même si ce seront les coïncidences, les rencontres, les clins d'œil entre texte et image, qui feront l'intérêt du spectacle. Comme dans la vie, *quoi !*

Les images seront projetées sur grand écran et le texte sera lu en direct par un comédien.

La musique quant à elle aura un rôle central puisqu'elle devra porter et unifier images et textes. Elle construira aussi une autre narration, parallèle à celles des mangas et du texte. Elle ne sera jamais illustrative ni anecdotique ; elle se refusera à tout exotisme ou orientalisme pour ne servir que la dramaturgie qu'elle invente. Elle sera interprétée par trois musiciens présents sur le plateau.

Il y aura ainsi trois narrations, portés par le texte, la musique et les mangas, trois discours parallèles qui conversent librement, parfois s'affrontent ou se contredisent, mais toujours avec « *le flux, la variété, la juxtaposition de hasards pour capter l'instantané et ses mélanges de sensations* ».

GENESE DU PROJET

Musiciens venant du Jazz et des musiques improvisées, Antoine Berjeaut et Yves Dormoy ont eu quelques occasions d'approcher la culture japonaise en 2005, invités par l'Institut Français de Tokyo et les Alliances Françaises de Sendai, Nagoya et Osaka pour une série de concerts.

Mais c'est surtout l'approche du cinéma de Yasujiro Ozu qui les familiarisera avec la culture nipponne. Ils composeront une musique pour le film muet *Chœur de Tokyo*, qu'ils interpréteront en direct avec le film : www.flight-deck.fr/rct

Plus récemment, ils ont créé un spectacle inspiré par *l'Usage du Monde*, texte majeur de Nicolas Bouvier. Dans une démarche analogue à celle qui est proposée ici et dont elle est le prolongement, ils se sont plongés dans les collections des Archives du Film du Centre National du Cinéma ; des extraits de films de voyages du début du XXème siècle en Asie Centrale ont ainsi été scénographiés dans invitation au voyage, visuel, musical et littéraire.

Sur scène, le comédien André Wilms dit le texte de Bouvier : www.flight-deck.fr/usages

La réussite de ce spectacle a suscité l'envie de poursuivre la route de Nicolas Bouvier et l'accompagner dans ses périples de 1956 et de 1964 vers le Japon. La recherche d'images s'est rapidement orientée vers le manga et une certaine familiarité avec le cinéma d'Ozu vers Jirō Taniguchi.

TEXTE *Chronique Japonaise* de Nicolas Bouvier



Chronique japonaise est avant tout le magnifique témoignage d'un voyageur, de celui qui se confronte à une culture autre, qui ose débarquer dans un pays dont il maîtrise à peine la langue et ouvrir grand ses yeux et son esprit à ce qu'il y découvre. Il y a le vécu de l'homme qui a été et est resté l'étranger, mais qui jette un regard ironique encore que non dépourvu de tendresse sur ces touristes qui veulent comprendre l'âme d'un pays en quelques jours et la ramener en bouteille chez eux.

Il sait trop bien à quel point la complexité de ce pays empêche même celui qui s'y est immergé de le comprendre. Sa manière de raconter son expérience, avec pudeur, mais lucidité et courage laisse apercevoir la rare intelligence de cet homme, sa capacité hors du commun à s'ouvrir et à laisser autant que faire ce peut tout jugement, tout préjugé pour aller à la rencontre de l'autre.

Raconter un pays suppose une aptitude à appréhender de façon avant tout sensible aussi bien des ensembles que des détails, de vastes panoramas (une région, une grande ville, un quartier) que d'infimes éléments ou événements. Détestant les synthèses abusives et les abstractions réductrices des professeurs, il pratique volontiers l'accumulation d'éléments apparemment hétéroclites, multiplie les énumérations pour dire le flux, la variété, la juxtaposition de hasards et pour capter l'instantané et ses mélanges de sensations.

Autant de textes d'une précision, d'une légèreté sans égale : là où d'autres convoquent une bibliothèque entière pour se donner des airs de penseur zen, lui sait nous livrer en une ligne le pur diamant d'une sensation. Un portrait en trois mots qui ne vous quittent plus. Une scène en une phrase. Des pensées comme des traits, traits de plume, trait d'esprit. Un art de calligraphe, ou de tireur à l'arc...

Aussi, ce sont des tranches de vie qu'il nous fait partager ici, drôles ou tragiques, et parfois minuscules: le rituel du bain public, une cigarette roulée à la main, des navets macérés dans la saumure... Et un réel effort pour comprendre le Japon et ses habitants, même si c'est impossible, même si les mots lui manquent, son maigre vocabulaire trop vite épuisé, et même si certaines choses, tout simplement, ne peuvent se dire.

Nicolas Bouvier n'est pas de ces voyageurs qui partent au loin pour accumuler les images et les sensations, mais de ceux qui acceptent de se laisser défaire par la route, de se dépouiller de leurs vieilles peaux devenues trop étroites, de "faire l'apprentissage du moins", en une expérience humaine qui transcende toute velléité de pittoresque.

Bouvier impose cet art unique qu'il a de saisir, comme on dérobe des pommes à l'étalage, des fragments d'éternité. Bouvier découvre, s'émerveille, s'étonne, se laisse par ce pays «non pas tant mystérieux que mystifiant».

NARRATEUR Christian Izard

IMAGES *L'homme qui marche* et *Quartier Lointain* de Jirô Taniguchi



Sur son attrait pour les choses du quotidien, Jirô Taniguchi déclare : « Si j'ai envie de raconter des petits riens de la vie quotidienne, c'est parce que j'attache de l'importance à l'expression des balancements, des incertitudes que les gens vivent au quotidien, de leurs sentiments profonds dans les relations avec les autres. [...] Dans la vie quotidienne, on ne voit pas souvent des gens hurler ou pleurer en se roulant par terre. Si mes mangas ont quelque chose d'asiatique, c'est peut-être parce que je m'attache à rendre au plus près la réalité quotidienne des sentiments des personnages. Si on y pénètre en profondeur, une histoire peut apparaître même dans les plus petits et les plus banals événements du quotidien. C'est à partir de ces moments infimes que je crée mes mangas. »

A partir des années 1990, Jirô Taniguchi se focalise sur les choses de la vie quotidienne, et sur les relations entre êtres humains, mais aussi entre les hommes et les animaux, avec *L'Homme qui marche* et *Terre de rêves*. Suivront *L'Orme du Caucase*, *Le Journal de mon père* et *Quartier lointain*, édités en France dans la collection *Écritures* de l'éditeur Casterman.

À travers *L'Homme qui marche*, Jirô Taniguchi nous montre à quel point même le quotidien peut devenir intéressant et imprévu. L'auteur crée une épopée à partir du quotidien et offre un regard différent sur celui-ci. L'œuvre est une ode aux plaisirs simples de la contemplation, du hasard, de l'observation. Le dessin très recherché permet une sensibilité accrue à sa « lecture ». L'image prend le pas sur le texte, quasi inexistant. L'essentiel est porté sur le fait de voir. C'est une façon de dire que le quotidien nous rend aveugle, qu'il faut redonner du sens à la vue. De plus, le dessin se suffit à lui-même pour exprimer les ressentis du personnage.

Jirô Taniguchi se dit également influencé par le cinéaste Yasujirô Ozu, chez qui on retrouve le même rythme et la même simplicité : « C'est une influence directe. J'ai été marqué par *Voyage à Tokyo* et *Printemps tardif*. Je les ai vus enfant, mais sans en apprécier toute la portée. Je m'y suis vraiment intéressé quand j'avais 30 ans. J'aime l'universalité et l'intemporalité de ses histoires et la simplicité efficace avec laquelle il les raconte. Aujourd'hui, j'y pense à chaque fois que je dessine un manga. »

SCENOGRAPHIE DES IMAGES

Les images seront projetées sur un grand écran en fond de scène qui jouera comme élément majeur dans la scénographie du spectacle : archives photographiques et cinématographiques des années 1940/1960 d'une part, vidéos du Japon contemporain d'autre part seront mêlées aux planches originales des albums de Jirô Tanigushi.

Tout le jeu du montage consistera à combiner ces éléments visuels comme un jeu de connivence avec le texte de Nicolas Bouvier.

Dans ce dispositif, c'est l'attention du spectateur qui est sollicitée et avec elle son imagination. Elles lui feront saisir les rapports intimes de ces trois éléments que sont le texte, la musique et l'image afin de l'emporter dans l'espace d'un Japon quotidien, familier en même temps qu'éternel.

MUSIQUE Antoine Berjeaut, Yves Dormoy et Andi Pupato



Les compositeurs privilégieront une musique contemporaine et poétique, *d'inspiration mentale* plus qu'expérimental, basée à la fois sur des instruments acoustiques et sur l'ordinateur, l'ordinateur comme instrument de composition, de mémoire et de citation. Aucun cliché qu'une image sonore claire, nette, travaillée avec soin sur laquelle viendra se poser le texte de Bouvier.

Le travail devra s'appuyer sur la force du paysage sonore japonais, passé et présent, qui trouve ses racines dans la culture, l'histoire, la langue du pays. Afin de rechercher l'*intemporalité* de cette culture, les sons seront prélevés à la fois in situ dans le Japon contemporain, et dans les archives sonores. La référence à des objets sonores historiques, et donc fortement culturels, fait aussi surgir

immédiatement la question de la subjectivité de l'écoute et renvoie à la culture occidentale de Bouvier dans sa perception du Japon.

Cette démarche répond ainsi à la double problématique qui est au cœur de ce travail : la permanence des gestes et la partialité de leur perception.

Ni l'archive, ni la création ne sont des objets en soi : l'auditeur n'est pas un simple récepteur passif de faits et de relations préalablement établis, mais il contribue à les établir.

La composition musicale devra également tenir compte de la langue du pays dont on fouille l'environnement sonore et celle de l'auditeur auquel on s'adresse, car l'oreille et la langue sont intimement liées : les sons sont perçus en fonction de la langue, et la langue reflète la manière dont sont perçus les sons. A titre d'exemple la composition ne pourra pas ignorer les onomatopées ; elles sont indispensables à la langue japonaise qui en contient plus de quatre mille cinq cents. Elles créent un paysage sonore qui, en retour, a modifié la façon de percevoir le paysage sonore de la vie quotidienne.

Antoine Berjeaut : trompette, claviers, ordinateur

Yves Dormoy : clarinettes, ordinateur

Andi Pupato : percussions

ANNEXE : citer Nicolas Bouvier



« Le voyageur est une source continue de perplexités. Sa place est partout et nulle part. Il vit d'instant volés, de reflets, de menus présents, d'aubaines et de miettes. Voici ces miettes... »

« J'ai fait un livre sur le Japon sur lequel j'ai travaillé vingt ans. C'était le fruit de quatre séjours. Eh bien ça c'était l'écriture ethnologique qui m'a passionné et qui m'a permis de comprendre beaucoup mieux ce pays que tout le monde, à tort d'ailleurs, dit inscrutable, incompréhensible. Foutaises, une culture qui ne pourrait pas être comprise ne serait pas une culture, ce serait une maladie. »

« Je n'ai pas été bien studieux : ce que je sais du Zen aujourd'hui me permet tout juste de mesure à quel point j'en manque, et combien ce manque est douloureux. Je me console en me disant que, dans le vieux Zen chinois, c'était la tradition de préférer, pour succéder au maître, le jardinier qui ne savait rien au prier qui en savait trop. J'ai conservé mes chances intactes. »

« C'était un bonheur de marcher dans ces longues avenues rafraîchies par le vent en regardant les visages. Toutes les femmes avaient l'air lavées, tous les passants semblaient s'acheminer vers une destination précise, tous les travailleurs travaillaient et l'on trouvait partout des boutiques minuscules qui offraient pour quelques yens un café fort et bon... »

« ...dans ma promenade j'étais tombé sur deux tea-rooms Rilke, un snack François-Villon, un billard Rimbaud et un magasin Julien-Sorel (lingerie friponne). On a des goûts relevés, ici. Dans le local pas plus grand qu'une roulotte, j'ai à peine été surpris de trouver trois gravures de Daumier et d'entendre l'électrophone murmurer du Ravel. »

« Je crois qu'il est très important que la personne regarde la caméra, c'est un acte de confiance, et dans ce regard vous trouvez des choses qui aident énormément à vivre. Je pourrais consacrer ma vie aux visages des autres. »

« Le côté «femmes» n'est séparé de l'autre que par une demi-cloison ajourée par-dessus laquelle on échange en famille quolibets, savonnettes et gants de crin. Autrefois tout le monde se baignait ensemble, et cette paroi est une concession faite à l'Occident puritain à l'époque où le Japon désirait si fort lui plaire. Elle est superflue. Le Japonais n'est pas troublé par le nu au bain: il en a trop l'habitude, et si, exceptionnellement, il est troublé, eh bien! où est le mal ? »

« **Même à la lanterne magique, il ne faut pas se faire de cinéma : la plupart des liens solides se nouent au-delà de l'intellect et ne s'expriment que rarement dans les livres, mais dans des tatouages qu'on peut voir à la plage ou à la morgue, dans deux mains qui serrent une épaule sur un quai de gare et garderont - trop longtemps peut-être - cette chaleur et cette élasticité dans les doigts, dans des cartes écrites par des militaires et si mal adressées qu'elles arrivent par erreur chez de vieilles folles auxquelles on n'avait jamais dit des choses si tendres, dans le silence de deux visages qui s'enfoncent au tréfonds de l'oreiller comme s'ils y voulaient disparaître, dans ce désir si rarement comblé qu'ont les mourants de trouver le bout de l'écheveau et quelque chose à dire, dans la fenêtre qu'on ouvre ensuite, dans la tête d'un enfant qui fond en larmes, perdu dans la rumeur d'une langue étrangère. Courage, on est bien mieux relié qu'on ne le croit, mais on oublie de s'en souvenir.»**